

BASQUE ET ROMAN

par

LUIS MICHELENA

Seminario de Filologia Vasca "Julio de Urquijo"

San Sebastian

BASQUE ET ROMAN

Le titre de cet article, on le voit bien, n'est que la traduction de celui du fameux ouvrage que H. Schuchardt a consacré aux éléments d'origine romane en basque après la parution du premier volume du grand *Dictionnaire basque-espagnol-français* de R. M^a. de Azkue (1). La coïncidence n'est pas involontaire. Malgré l'attention que certains éminents romanistes, tels Meyer-Lübke et Rohlf s pour n'en citer que deux, ont portée à ces problèmes, on ne saurait nier que la contribution de Schuchardt, dans cet ouvrage et dans ceux qui l'ont précédé et suivi, est jusqu'à présent la plus importante, aussi bien par l'étendue que par l'intensité de ses recherches.

Le thème ne manque pas d'actualité. Un demi-siècle s'est écoulé, mais on n'a guère avancé vers la clarification des problèmes que Schuchardt avait posés. L'ensemble des emprunts sûrs du basque au latin et aux langues romanes n'a pas été accru par des découvertes importantes, et ce qui était incertain du temps de Schuchardt - au moins pour le lecteur averti - reste encore douteux la plupart des cas, personne n'ayant réussi à prouver les hypothèses ou à les écarter de façon définitive. Il s'agit, certes, de questions dont la solution appartient plutôt aux romanistes, mais tant que ceux-ci n'auront pas le goût et le loisir de s'en occuper - et comment pourrait-on attendre de leur part qu'ils se consacrent spécialement à des études marginales -, on ne jugera pas trop audacieux de les envisager aussi du côté basque.

L'importance et l'urgence d'une étude poussée à fond, qu'on ne prétend pas naturellement faire ici, est évidente. On essaie toujours de démontrer la parenté du basque avec d'autres langues. On a beau dire qu'on attache trop d'importance à la généalogie des langues : on ne cesse pas pour autant de s'y intéresser. Et les recherches de ce genre, cela va de soi, ne peuvent être fondées sur les éléments que le basque s'est incorporés au cours des vingt siècles derniers. Mais ceux qui ne veulent pas aborder cet aspect de la question ne sauraient ne pas s'intéresser aux résultats d'un long contact linguistique particulièrement original : il s'agit ici d'une toute petite communauté, dont la langue n'est jamais parvenue à être l'instrument d'un Etat ou le véhicule d'une culture élevée, et s'est toujours trouvée entourée et pénétrée d'autres langues qui étaient presque toujours en mesure d'exercer sur elle une influence irrésistible. Pour celui qui veut faire l'histoire de la langue basque, finalement, les seules étymologies sûres de mots basques, c'est-à-dire celles qui seront acceptées par les linguistes, quelles que soient leurs opinions au sujet des rapports généalogiques du basque avec d'autres langues, sont celles qui sont fondées sur l'analyse des mots composés ou dérivés dans leurs éléments formatifs ou sur l'hypothèse d'un emprunt au latin ou à ses continuateurs romans. Toute tentative de remonter plus haut dans la diachronie du basque, même pour ce qui est des emprunts aux langues indo-européennes avant le début de l'influence latine, n'a rapporté jusqu'ici qu'une très maigre récolte de résultats incontestables.

Etant donnés l'autorité indiscutable de Schuchardt ainsi que le rôle prépondérant qu'il a joué dans ces recherches, on ne saurait que regretter certains aspects de son oeuvre qui découlent de ses conceptions théoriques : son penchant pour l'étymologie intuitive, presque impressionniste ; son insouciance à l'égard des sons ; sa tendance à expliquer *ignotum per ignotius* ; le fait qu'il renonce fréquemment à considérer l'histoire des mots en question, qu'il connaissait du reste assez bien la plupart des cas. Tout ceci était bien plus dangereux dans le domaine basque que dans d'autres beaucoup plus étudiés où les critiques de Schuchardt, dont on ne peut souvent nier le bien-fondé, n'ont pas réussi à ébranler les convictions de base ou à introduire des changements profonds dans les méthodes usuelles. Voici ce que nous voudrions montrer ici dans le concret à l'aide d'un certain nombre d'exemples, pas toujours neufs.

Nous allons commencer par l'histoire des mots. Schuchardt a tâché d'expliquer par le latin le mot basque *bazkari* '(le)

dîner, repas de midi" (2) : l'origine en serait lat. **pascarium* ou **pascuarium*, et il se rangerait de ce fait avec le participe *bazkatu* 'paître' lat. *pasci*(3), et avec *bazka* "pâtture"(4).

Même sans vouloir examiner de près la vraisemblance de la formation latine qu'il postule, on pourrait faire des objections à ce rapprochement. L'idée de nourriture est commune, si l'on veut, à *bazkari* et à *bazkatu*, mais le premier n'est employé qu'au sujet de personnes, tandis que *bazkatu* et *bazka*, au sens propre, se rapportent à des animaux ; on ne peut séparer *bazkari* d'un groupe de mots étroitement liés par le sens et même, à ce qu'il semble, par la forme, étant formés à l'aide d'un même suffixe *-(k)ari* : *afari* et variantes "(le) souper", *askari* "déjeuner" "goûter", *gosari* "déjeuner", qui ne sont pas d'origine latine (5). Mais on peut se passer de tout cela. Si l'on se tourne vers les textes, on a vite fait de vérifier que, tandis que *bazka(tu)* n'a pas changé depuis le XVII^e siècle, la forme ancienne de *bazkari* est *barazkari*. C'est en effet *barazkari*, et le participe *barazkaldu* qui en dérive, qu'on trouve exclusivement au XVII^e siècle, quelle que soit la provenance des textes : Dechepare (1545) et Liçarrague (1571) du côté français tout comme Garibay et les *Refranes y Sentencias* (1596) de l'espagnol. Encore au siècle suivant, on ne trouve pas autre chose dans le dictionnaire manuscrit de S. Pouvreau et chez les auteurs souletins Sauguis et Oihenart (1657) ; même en 1741, le labourdin Harriet ne donne que *barazkari*, *barazkaldu*. On peut sans doute avoir recours à un "dédoublement" de *a* en *aa*, puis *ara* (du reste, pourquoi n'aurait-il pas atteint *bazka(tu)* ?), mais il serait vain de nier l'évidence.

Nous n'avons aucune intention de rabaisser par parti pris l'importance de l'apport roman au vocabulaire basque. Ainsi nous serions prêts à admettre que le v. biscayen *txiologa* "taverne" (1596) *txiriboga* id. (Alzquibal ; le nom de famille *Chiriboga* paraît déjà au X^e siècle)(6), d'où le dérivé *txiribogin* "cabaretier" (1596), vient de *synagoga* (cf. en Espagne *senogoga*, *sinoga*, mozar. *sonoga*, etc. "synagogue" au Moyen âge)(7). Il n'y a rien du côté phonétique qui fasse difficulté

Il n'est pas difficile non plus d'imaginer des situations dans lesquelles l'on aurait pu, par plaisanterie ou par injure, appeler synagogue un cabaret. On voudrait seulement découvrir des indices d'un changement sémantique analogue accompli en roman, en dehors du basque.

Mais il est possible au besoin de trouver chez Schuchardt des exemples où l'explication par le basque ne suffit pas. Le substantif basque *estalbe*, *estalpe* "abri, hangar" a été rap-

proché de l'a. prov. *estalbiar* "épargner", cat. *estalviar*, gasc. *estaubià, estaudià*, etc (8). Le rapport a été conçu de façon très diverse : on a pensé que le verbe roman vient du basque et on a vu dans le nom basque un emprunt au roman ; quelqu'un a cru en outre qu'ils sont tout à fait indépendants quant à l'origine. Nous n'essaierons pas ici de préciser ce rapport. Il suffira de dire que, d'après la judicieuse remarque de Rohlf's (9), la diffusion du mot roman ne favorise aucunement l'hypothèse d'une origine basque.

Schuchardt, *RIEV* 8 (1912-17) 329, avait établi que la formation basque d'*estalpe* ne fait aucun doute : il est dérivé d'*estali* "couvrir" (rad. *estal*), avec le suffixe *-pe, -be* "sous" tout comme *at(h)erbe* (*atharbe* chez Liçarrague), *aterpe* ou *aizolbe* qu'Oihenart traduit "lieu où l'on est à couvert du vent". Tout ceci semble clair et indubitable.

D'après Azkue, *estalbe* est haut-navarrais et *estalpe* presque commun à l'ensemble du Pays basque, même aux dialectes basques-français. Il est vrai que ses données ont besoin d'être vérifiées : nous n'avons pas trouvé *estalpe* dans les textes ou dictionnaires des dialectes septentrionaux (10). Le mot manque chez S. Pouvreau, où l'équivalent en est *estalgune* "couverture, le couvert" (11).

Mais, à regarder les choses de plus près, l'image commence à se ternir. Nous n'avons trouvé aucun témoignage de *estalpe* avant le guipuzcoan Larramendi (1745), qui emploie ce mot pour traduire *arcano, misterio, protección* et *tapete*. Or il est bien connu que ce lexicographe a ^{créé} pas mal de néologismes et l'on ne peut guère douter que *estalpe* "mystère" en fasse partie. Il a exprimé ce concept par un composé basque qui signifierait "chose qui est sous couverture" au lieu d'employer l'emprunt usuel (*mysterio* se trouve déjà chez Liçarrague). Il en est de même de *estalpe* "protection", bien que l'on puisse croire qu'il a pris ici un mot de sens concret pour rendre une nuance plus abstraite (12). Les dictionnaires postérieurs, hormis Azkue (l'anonyme Sbarbi-Urquijo, Añibarro vers 1820, Aizquibel, van Eys), dérivent de celui de Larramendi.

Tandis que *estalpe* n'a à date ancienne qu'une existence spectrale, il y a un autre mot, abondamment attesté, qui n'en diffère pas beaucoup pour la forme et dont la valeur n'en est pas non plus très éloignée : c'est *establia, estalbi(a)* "écurie". Landuchio (1562) donne *estaluia* "establo de bestias" (et *estaluieroa* "establerizo"), au XVIIe siècle on trouve *establia* chez Sauguis et S. Pouvreau, qui traduit "étable" (*establiaçaina* "palefrenier"), au siècle suivant *establia* "écurie" chez Harriet et encore soul. *establia* chez Gèze en 1875. Rien ne

s'oppose à ce que *establia* soit un emprunt au roman *establia*, v. cast., cat., etc. (13), d'où *estalbia* est issu par une métathèse presque normale en basque, puis *estalbi* par déglutination de l'article basque *-a* (*estarbi* en guipuzcoan de Navarre).

On ne saurait nier, pourtant, la réalité de *estalpe* "hangar, abri", qui est aujourd'hui populaire dans quelques contrées. On peut se fier à Azkue lorsqu'il dit que le mot est bien répandu en Biscaye ; nous l'avons rencontré en guipuzcoan et en haut-navarrais d'Oyarzun (14). En espagnol de Navarre, suivant Iribarren, il y a *estalpe* (vallée d'Odieta), *istalpe* (environs de Pampelune) "cobertizo donde se guarda la leña, situado fuera de casa, generalmente en el corral o en la huerta". En toponymie il y a au moins *Estalpe* (Esquiroz, près de Pampe - lune) et *Estalpea* (Aoiz), tous les deux en Navarre.

On peut montrer quand même qu'*estalpe* a remplacé un plus ancien *estalbi(a)* dans un cas concret. Selon J. d'Etcheberri de Ciboure (1830?), le Christ est né *establian* "dans un étable" ; le souletin Tartas (1666) traduit *Caelo uenit in uterum, de utero uenit in praesepe, de praesepe uenit in crucem* par *Celuti ginda sabelera, sabeletic ginda establiala, establiatic ginda curutciala* ; le lieu est appelé *establi* (et *ichola* "cabane") chez Mendiburu (1759, né à Oyarzun) et *estabi* dans les Gavon-sariac d'Azcoitia (1762) ; dans la traduction des Evangiles faite par Haraneder (XVIIIe siècle, mais remaniée et publiée en 1855) *barruqui batean* (15), Luc. 2, 7, est expliqué en note par *establia batean*. Mais le guipuzcoan Lardizabal écrit déjà *estalpe batean* dans un livre paru aussi en 1855, et maintenant c'est *estalpe* qui est le terme bien établi en Guipuzcoa dans la langue des prêcheurs, des cantiques et de la littérature religieuse. Il est vrai que le guipuzcoan Ubillos (1785) avait déjà employé *estalbe* (*edo echola*), mais faut-il rattacher *estalbe* à *estalpe* plutôt qu'à *estalbi* ?

On ajoutera encore que, d'après Azkue, il y a aussi soul. *estaupe* "tambour d'église", cité par Schuchardt comme simple variante d'*estalpe*, mais qu'on ne peut aisément en tirer argument, les exemples basques de vocalisation de l'implosif étant tout à fait exceptionnels. Le bas et haut-navarrais *estabil(l)a* "écurie, fumier" est issu aussi de quelque dérivé roman du lat. *stabulum*. Ce serait probablement mener trop loin les conséquences de ce que nous venons d'exposer que d'en conclure qu'une formation basque *estalpe*, tirée d'*estali* "couvrir", n'a jamais existé comme mot populaire et qu'il ne s'agit que d'une basquisation de *estalbi(a)*, due à certains auteurs puristes et favorisée par l'étymologie populaire. Mais il serait tout aussi aventureux de penser que l'emprunt *establia* n'y a été pour

rien. L'hypothèse d'une interférence est étayée par la vitalité que ce dernier montrait jadis, vitalité dont les témoignages font défaut pour ce qui est de *estalpe*. Les données que nous avons présentées sont loin d'être complètes, mais nous ne croyons pas que de nouvelles études puissent modifier profondément les lignes du tableau.

Un autre cas où l'examen des textes permet d'arriver à des conclusions quant à l'étymologie est celui des verbes qui signifient "laisser aller, lâcher", étudiés par Schuchardt (16): *laga*, *laja* qu'il faudrait rattacher à son avis à rom. *lagare*, *laiet*, et *larga*, de l'esp. *largar*. Selon Azkue *laga* est guipuzcoan et biscayen de deux villages situés tout près de la frontière dialectale, et *laja* guipuzcoan de la partie orientale.

Schuchardt avait remarqué déjà, non sans surprise, que, tandis que les dictionnaires de Larramendi et Aizquibel ne connaissent que *larga* et *laja*, Manterola (1880) donne *laga* et *laja*. On peut ajouter que le vocabulaire du biscayen Anibarro (vers 1820) rend "dexar, abandonar" par *larga(tu)*, bisc. et guip., et *laja(tu)*, guip. et navarrais (17).

Il est tout à fait inutile d'insister sur l'étymologie de *larga(tu)* (Licarrague, etc.) qui est aussi claire que possible. Il en est de même du h. -nav. et guip. *laja* (*j* spirante vélaire sourde, comme en espagnol), encore que Schuchardt se soit trompé. C'est une variante de *laxa(tu)* "lâcher" (Deche-pare, etc.), dont l'étymologie ne fait pas de doute (cf. "*lacha*, lasché, flasque", S. Pouvreau), dans les parlers où par exemple *bajera* "vaisselle" correspond à *baxera* (cf. gasc. *bachère*), *prejitu* "frîre" à *prexitu*, etc. Finalement *laga*, qu'on ne peut aucunement expliquer comme une variante régulière de *laja*, *laxa-*, n'est que le résultat du croisement de *larga* avec *laja* : les deux mots, synonymes malgré la diversité d'origine, ont coexisté longtemps dans un domaine assez étendu où ils ont pu influencer l'un sur l'autre.

On sait bien que Schuchardt n'était pas un défenseur des "lois phonétiques" : fidèle à ses principes, il ne se souciait pas trop des sons quand il faisait de l'étymologie. Et c'est en Pays basque qu'il trouva, ou crut trouver, l'heureux royaume de la liberté sans contrainte, donc sans régularité (18).

Un seul exemple suffira à montrer les conséquences de cette attitude. Il explique bsq. *afari*, *apari* "souper" (voir ci-dessus) par lat. **apparium*, explication que Gavel trouve "fort vraisemblable" (19). Ceci suppose, semble-t-il, que *apari* est plus ancien que *afari* : or c'est exactement le contraire qu'in-

diquent les textes. C'est *afari*, écrit quelquefois *affari*, qui règne seul dans toute la partie occidentale du pays : Dechepare, Landuchio, Liçarrague, Garibay, Refranes de 1596, etc. Selon toute vraisemblance, *apari* n'en est qu'une variante tardive, propre au guipuzcoan et aux contrées voisines. Même ici, l'on trouve toujours *afari* à date ancienne.

Il y a aussi *abari* dans la vallée navarraise de Salazar, et cette forme était sans doute fort répandue au Moyen âge dans la Haute-Navarre, puisque (*on bacendu*) *avarria* est attesté déjà par le Fuero General.

Plus à l'Est, on relève *auhari* (b.-nav.), employé par les écrivains souletins Oihenart et Tartas au XVIIe siècle. De cette variante sont issus régulièrement le soul. *aiha(r)i* et le ronc. *aigari* : dans ces dialectes *au* est passé à *ai* sauf dans un petit nombre de contextes.

Supposer qu'un lat. *-p-*, et à plus forte raison *-pp-*, se serait vocalisé, c'est une hypothèse dépourvue de tout fondement, étant donné que personne n'en a fourni un autre exemple même douteux. Au contraire, il n'y a aucune difficulté phonétique si l'on part de **au-(h)ari*, d'où les formes b.-navarraise, roncalaise et souletine. De **a-wari*, avec une coupe syllabique différente, on a *abari*, puis *afari*, avec *-b- > -f-* comme dans *afia*, *kafia* "nid" à côté de (*h*)*abia*, *kabia* (lat. *cauea*). D'où en tout dernier lieu *apari* avec remplacement de *f* par *p* normale au moins dans une partie de l'aire guipuzcoane (*patxara facha-da*, *alper alfer*, *inpernu infernu*, etc). On considère à tort, soit dit en passant, que le guipuzcoan représente à cet égard la situation des dialectes basques en général.

Le lat. **apparium* sert tout au plus à expliquer le ronc. *apario*, soul. *apaidû* "repas (en général)", qui existent dans ces dialectes à côté de *aigari* et *aiha(r)i* qui sont des mots différents tant pour le sens ("souper") que pour l'origine.

Une fois au moins Schuchardt s'est tourné de l'autre côté en établissant des "lois" trop rigides. Dans le premier article important qu'il a consacré à la langue basque (20), il a établi que les mots qui commencent par *p-* sont pour la plupart des emprunts au roman. Il poussa ensuite trop loin cette conclusion exacte en affirmant qu'il n'y en a pas d'autres. Voilà la raison qui l'amena à s'efforcer de rompre le lien évident qui unit bsq. *bizi* "vie" "vif" avec *biztu*, *piztu* (rad. *bitz*, *pitz*) "ranimer, ressusciter" et "allumer" (cf. béarn. *abita*, *abuta bito*), pour chercher une connexion impossible, et pour la forme et pour le sens, avec lat. *fixare* et ses continuateurs romans. On serrerait de plus près les faits si l'on disait que le basque ancien, tout en possédant deux phonèmes occlusifs

dans chacun des ordres apical et dorsal, ne semble en avoir eu qu'un, écrit d'habitude *b* à l'initiale dans les inscriptions aquitaines, dans l'ordre labial. Ce qui n'empêche pas que des variantes à sourde initiale se soient développées secondairement même dans des mots anciens.

On doit cependant avouer que Schuchardt avait déjà vu juste dans certains aspects de l'évolution des sons basques, même si les conclusions exactes auxquelles il était arrivé ont été méconnues par la suite. Les doutes que G.G. Reicher et R. Lafon ont soulevés à propos de l'étymologie de *mairiak* pl., nom de certains êtres mythologiques (21), par exemple, avaient été dissipés par lui au préalable. On rencontre *mauru* "maure" en biscayen depuis Capanaga (1656), et plus à l'Est *mairu* (Tartas, etc.) id., tous les deux de lat. *maurus*. Là même où *mauru* et *mairu* sont désuets, on continue à attribuer aux *moroak* (ou *jentillak*) certains bâtiments remarquables par leur antiquité ou leur grandeur. Il ne reste que l'écueil phonétique : le changement *au ai* n'est que roncalais et souletin et même ici il n'a pas eu lieu quand, comme dans *mauru*, la diphtongue est suivie de *r* doux. Mais Schuchardt avait démontré (22) qu'il y a aussi d'autres exemples de *au ai* communs ou très répandus, où le changement est dû à la dissimilation (*au-u ai-u*) (23) : *haizu*, *hauzu* (tous les deux chez Liçarrague) lat. *ausus* malgré l'aspiration initiale (24). *kaiku* lat. *caucum*, etc.

Nous avons indiqué au début que, dans l'état actuel de nos connaissances, il n'y a que deux sortes d'explications étymologiques qui puissent être considérées comme incontestables : celles qui se bornent à identifier les morphèmes composants d'un mot et celles qui en cherchent l'origine hors du basque, mais tout près de lui, c'est-à-dire dans les langues dont les rapports historiques avec le basque sont parfaitement connus. Les difficultés commencent lorsqu'il y a des explications alternatives, l'une basque et l'autre romane, qui, au lieu de se compléter, s'excluent l'une l'autre. On n'y peut juger qu'"*in concreto*". Il n'y a pas d'explication plus propre à irriter un bon basque que celle qui fait venir du lat. *vigilare* le participe basque *begiratu*, qu'il croit être à même d'expliquer de la façon la plus satisfaisante par *begi-ra-tu* "amener à l'oeil". Cependant, tout compte fait, on ne peut guère douter de sa justesse. Pour ce qui est du v. occidental *aitatu*, oriental *aip(h)atu* "mentionner, nommer", même si l'on en a suggéré sans rien préciser une étymologie romane, on ne voit pas pourquoi l'on ne devrait pas partir de bsq. *aita* "père" (25) : ce serait un dénominatif, tel que lat. *patrare* (-*petrare*) formé sur *pater*, dont le sens aurait été d'abord "faire, rendre père". *Norbait aitatatu du* serait devenu par la suite "il lui a attribué

quelque chose" "il l'en a fait responsable" et finalement "il en a fait mention".

Il n'est pas étonnant que Schuchardt ait quelquefois cherché à expliquer par le roman des mots dont l'origine était tout autre. Il a été souligné à plusieurs reprises, spécialement par K. Bouda, que bsq. *op(h)il* "galette, gâteau" et *ope*, traduit par Azkue "torta delgada", n'ont rien en commun avec lat. *offa* et *ofella*. Cette étymologie, qui se heurte à maintes difficultés phonétiques, est absolument superflue, ces mots composés s'expliquant aisément par *ogi* "pain" plus *-bil* "rond" et *me(h)e* (Landuchio *de*) "mince". On n'a pas remarqué toutefois un autre cas qui n'en diffère pas beaucoup, celui de *pikain*, *bikain* "le plus pur ou friand morceau d'une viande ou mangeaille" (Oihenart), que Schuchardt a rapproché d'esp. port. *pico* et même, par une bizarre adaptation du fameux *lucus a non lucendo* d'a. esp. *picana* "Oberstes im schlechten Sinn, Abschaum" (28). Tout ceci, encore une fois, est superflu plutôt qu'erroné : *gain* signifie "surface, sommet", d'où "crème du lait" "prémices" et *bikain*, *pikain* signifie aussi "prémices, primeurs" et "crème". Le premier membre du composé *pikain* est selon toute probabilité *bihi* "grain", en composition *bit-* : cf. *erkhaina* "le bout des doigts" (Oihenart) < *erhi* (*ert-*) "doigt" et *gain* (27).

Formations basques et mots d'emprunt sont souvent enchevêtrés, on s'en doute bien, de façon à peu près inextricable. Ainsi dans *zet(h)abe* "tamis fin" et *zet(h)atxu* (soul. *-txü*) "tamis gros". Le second, tout comme esp. *cedazo*, fr. *sas*, est le continuateur direct de lat. (*cribrum*) *saetaceum* ; le premier, un composé basque formé de *zeta* "soie" (cf. béarn. *sédo*) et *bahe* "crible", réduit à *-be* en dernier membre de composé. On retrouve *-be* dans *ronçolabe*, *ondarbe* qui désignent diverses sortes de cribles. Le composé est basque même si le deuxième élément en est aussi d'origine romane : *bahe* < **bane*, rom. *van* (lat. *uannus*).

Schuchardt supposait que bsq. *ordu* "heure" était quant à la forme le continuateur de lat. *ordo*, mais avec la valeur du lat. *hora*. Ce n'est pas tout à fait satisfaisant, mais cela ne doit pas nous retenir ici. Il croyait aussi que lat. *hora* était représenté dans bsq. *oren*, qui serait de ce fait un ancien génitif pluriel : *zer oren da* ? = *quota horarum est* ? (28). Selon Gavel (29), *hora* entrerait aussi dans l'adverbe basque *orai(n)* "maintenant". La famille basque de *hora* pourrait encore être accrue. Azkue cite un autre adverbe, *oraxte* (b.-nav., salazarais) "époque passée, mais encore peu éloignée, et qui est de la journée même" : on en peut rapprocher maintenant, dans

l'extrême occidental du pays, *orast* chez Landuchio, à côté de *orain*, "maintenant". On serait tenté d'y voir le lat. *hora est*, ce qui semble confirmé par l'adverbe très répandu *arestian* "tout à l'heure", *araxtian*, *oraxtian* (traduit *iam iam* par S. Pouvreau), *oroxtian*, etc. Il est sans doute apparenté à *orast*, et à notre avis au lieu de penser à un suffixe basque, on pourrait en expliquer avantageusement la partie finale par lat. *iam*, c'est-à-dire *hora est iam* : cf. *quia hora est iam nos de somno surgere*, Rom. 13, 11. Il y a aussi d'autres adverbes basques dont l'origine est à chercher dans le vocabulaire latin, tel *maiz* (*maes*) "souvent" < *magis*, et le guip. *ia*, *iya* "presque" < *ia* (lab. etc.) "déjà", du lat. *iam*, a toujours deux syllabes.

La découverte et le classement des mots appartenant aux diverses couches d'emprunts supposent, bien entendu, des connaissances assez précises au sujet des changements que les sons ont subis en basque au cours des deux millénaires derniers. Néanmoins, si nos connaissances sont encore assez loin d'être aussi complètes que possible à cet égard, ce n'est pas ici que se trouvent les principaux obstacles. Le meilleur dictionnaire basque, celui d'Azkue, n'est pas un dictionnaire historique (30). Au surplus, en dehors des erreurs involontaires qu'on n'arrive jamais à supprimer, il porte parfois l'empreinte des préjugés puristes de l'auteur. On y cherchera en vain, par exemple, certaines acceptions qui lui semblaient sans doute dangereusement proches de la valeur originelle du mot et qui seraient donc de nature à en déceler l'origine romane : *autortu*, pour ne citer qu'un cas, ne vaut pas seulement "avouer, confesser" ; dans un ouvrage manuscrit rédigé à Onate vers 1790 il signifie exactement "octroyer, concéder".

Des variantes plus proches de la forme ancienne du mot manquent aussi. On penche à croire que K. Bouda n'aurait pas été partisan du rapprochement de bisc. *adore* "âme, force vitale" avec le caucasique central *tol* "être supérieur, être plus fort, exceller, vaincre" et *tolam* "victoire", s'il avait connu la forme *ardore*, attestée chez Larramendi : "Estar de buen aire, talante, ... *ardore onecoa*. De mal aire, ... *ardore gaistocoa*". Il est évident en effet que nous avons affaire ici à un emprunt à l'esp. *ardor*, lat. *ardorem*, comme l'avait déjà vu Castro Guisasaola (31).

Les formes divergentes issues de l'évolution d'une base ancienne ont été recueillies, au moins pour la plupart, dans les dictionnaires, mais elles y sont dispersées à tel point qu'on n'est jamais sûr de les avoir réunies toutes avant de proposer une étymologie. A côté de bsq. *topa*, *tope* "toast", par

exemple, on doit ranger encore *opa* (*izan*), tout comme *opatu* "rencontrer" est à ranger à côté de *topatu* id. L'exemple présenté par Azkue (s.u. *opa izan*) est très proche pour le sens de certaines valeurs des continueurs de *topp-* et *talpa* en France réunis par W. von Wartburg (32) ("volontiers", etc.) : *berri onak izan omenditu* ; *izan bitza, opa dizkat* "on dit qu'il a reçu de bonnes nouvelles ; que cela soit vrai, je le veux bien".

Peu de bascologues ont travaillé plus utilement dans ce domaine que K. Bouda. Mais il n'a pu être complet lui-même lorsqu'il a comparé bisc. *asikun, asikuren*, etc. "glandes, goitre" avec *avare c'uaq'un* "goitre". Il est sûr, en effet, qu'on doit analyser *asi-kun*, et non *a-sikun* : cf. h.-nav. bisc. *guip. guren, gurentxu*, etc. "glandes, bubons" (Anibarro *gurincha, curinchoa*). Et *asikun*, etc. n'est qu'un composé, dont le premier membre est *azi* "croître", comme esp. *crecederas* de *crecer*. La sifflante dorsale est bien attestée dans *guip. azikontxo*, h.-nav. *azimiñak* id. : les formes citées par Azkue ont été surtout recueillies en Biscaye où la distinction *s / z* n'existe plus.

Dans l'état actuel des recherches, deux instruments de travail favoriseraient beaucoup les progrès de l'étymologie basque. Tout d'abord, quelque chose qui ressemblât davantage à un dictionnaire historique que ce que nous possédons aujourd'hui. Deuxièmement, un dictionnaire étymologique, ne fût-ce qu'un recueil critique des opinions émises jusqu'à présent ou fussent réunies les variantes réelles ou présumées d'un même mot. Il s'ensuivrait sans doute une diminution considérable des rapprochements répétés et des méprises.

N O T E S

- (1) *Baskisch und Romanisch*, ZRPh Beiheft 6, 1906.
- (2) *Bask. und Rom.* 24 ; *Primitiae Linguae Vasconum*, Halle 1923, 18.
- (3) Il n'y a aucun besoin de postuler **pascuare*, comme le fait Schuchardt : cf. bsq. *barkatu*, *bedei(n)katu*, *en-delgatu* *parcere, benedicere, intellegere*.
- (4) S. Pouvreau écrit *hire bazcaco ardiac* comme *oues pascuae tuae*.
- (5) Voir ce qui est dit ci-dessous à propos de *afari*.
- (6) La traduction "vin pour les malades" qu'Azkue a empruntée à l'historien Labayru est erronée.
- (7) Corominas, *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana* 1, 30 a, l. 3 ss.
- (8) REW 2918.
- (9) *Le Gascon, études de philologie pyrénéenne*, ZRPh Beiheft 85, 1935, p. 30.
- (10) D'après un renseignement dont nous sommes redevables à M. l'abbé P. Lafitte, *estalpe* = *aterbe* s'emploie de nos jours en Basse-Navarre.
- (11) Cf. "*Gunea*, en Soule veut dire lieu ou endroit" (Oihenart).
- (12) *estalpe* "tapete" est sans doute un néologisme, du reste mal formé : "Tapete, *estalpea*, de donde puede venir el Romance, y el Latin tapes, -etis ; y quiere dezir lo que cubre el suelo, o lo baxo".
- (13) Le mot est attesté aussien Navarre : *dos estaulias* en 1276.
- (14) Voir ci-dessus note 10.
- (15) "*Barruquea*, toit à vaches, parc à mettre bestail" (S. Pouvreau).
- (16) *Bask. und Rom.* 44.
- (17) Selon Azkue, *laga* se trouve déjà chez le guipuzcoan Iztueta (1847).
- (18) "Da wir über die Richtungen des Lautwandels im Bask. noch sehr wenig wissen, so erhalten wir von dieser Seite keine Hilfe bei der Ermittlung und Beurteilung

der Lehnwörter, sondern wir müssen umgekehrt aus ihnen, so weit wir sie eben mit unsern gesunden Augen zu erkennen vermögen, Schlüsse auf die baskische Lautgeschichte ziehen. Wir sind also in der glücklichen Lage die "Lautgesetze", die später so herrisch aufzutreten pflegen, noch schwach und hilflos, gleichsam noch in den Windeln zu sehen" (*Bask. und Rom.*, 16s.).

- (19) *Eléments de phonétique basque*, RIEV 12 (1921), 30ln.
- (20) "Romano-baskisches", ZRPh 11 (1887), 474ss.
- (21) "Les Mairiak", *Revue de l'Histoire des Religions* 121 (1940), 67 ss.
- (22) *Bask. und Rom.* 20 s.
- (23) Cf. M. Grammont, *Traité de phonétique*, 288. Les exemples basques de dissimilation de *au-u* en *a-u* sont encore plus abondants. Dans la conjugaison du verbe auxiliaire transitif chez Axular on trouve, par exemple, *deraut*, *derautaçu*, *derauca*, *derautçate*, *derauzquitçu*, *ceraucan*, *ceraucaten*, *ceraueçan*, etc., mais *deratçut*, *deratçute*, *deratçuegu*, *baleratçu*, *ezpailleracu*, etc.
- (24) *haizu* (*haizu*) *naiz* correspond à *ausus sum* : cf. *eniz ausat* (Oihenart) "je n'ose pas" ou *non siegat osatu* = *non audeat* dans les Glosas Silenses et les exemples de *ausus sit* à valeur de présent cités par J. Bastardas Parera, *Particularidades sintácticas del latín medieval (Cartularios españoles de los siglos VIII al XI)*, Barcelona-Madrid 1953, 125.
- (25) Malgré Gavel, *Eléments*, 333, le nom *aip(h)u* ne suffit pas à prouver que *aip(h)atu* est plus ancien que *aitatu*. Le changement $p < t$ est dû à dissimilation ($t-t > p-t$) comme dans *seta*, oriental *sep(h)a* "obstination" (lat. *secta*), tiré du dérivé *sepatu* "obstiné" (Oihenart).
- (26) ZRPh 11 (1887), 484 et 511.
- (27) L'assourdissement de l'occlusive initiale du second membre a entraîné celui de l'initiale du premier : cf. *pikor* (*dikor*, *mikor*) "grain", dérivé aussi de *bihî*, *pekorotz* "fiente, bouse" < *behî* "vache" et *gorotz*, etc.
- (28) RIEB 13 (1922), 69. Selon S. Pouvreau, *Oren* est "heure, horloge" et *Ordu* "temps, saison de faire quelque chose".
- (29) *Grammaire basque* 1, 190 note 1.

- (30) Le dictionnaire du P. Lhande, limité aux dialectes basques-français, suit, pour ce qui est des textes anciens, les indications du dictionnaire manuscrit de Harriet. Malheureusement il n'a presque jamais copié le titre ou la page des ouvrages que Harriet avait cités.
- (31) *El enigma del vasconce ante las lenguas indoeuropeas*, Madrid 1944, 61.
- (32) *Word* 10 (1954), 301 ss.

is ih-
en zu
Laut-
ichen
h auf-
chsam
(6s.).

301n.

S 121

exem-
it en-
verbe
exem-
rauz-
mais
aile-

eniz
satu=
mples
Bas -
latin
II al

suffit
aita-
n (t-
tina-
tiné"

second
ier :
diki,
rotz,

"heu-
quelque

